

## L'archive et l'invention littéraire : le cas des *Mystères de Montréal* d'Auguste Fortier (1893)

Nathalie DUCHARME, UQAM

Le roman d'aventures québécois du XIX<sup>e</sup> siècle est très souvent historique. C'est ainsi qu'à travers la péripétie, la romance et le drame pantelant transparait la mémoire ; mémoire de mœurs, de lieux et d'événements majeurs, souvent traumatiques. *Les Mystères de Montréal* d'Auguste Fortier, publié en 1893, est l'un des derniers romans de grande aventure tels qu'on en produit au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. On y retrouve par ailleurs certains éléments qui préfigurent le roman policier du XX<sup>e</sup>. Il s'agit d'un récit historique qui nous fait suivre l'exil rempli d'aventures de Paul Turcotte, un patriote des Rébellions de 1837-38. *Les Mystères de Montréal* est l'unique roman achevé d'Auguste Fortier, écrivain mineur pratiquement oublié aujourd'hui, dont la vie nous est connue grâce à une notice d'Édouard-Zotique Massicotte publiée dans le *Bulletin des Recherches Historiques*<sup>2</sup>. Né à Québec en 1870, Fortier étudie au Collège Sainte-Marie. Alors qu'il est en rhétorique, il rédige un article sur le fleuve Saint-Laurent qui est reproduit dans un journal de Madrid. Deux ans plus tard, il publie dans *La Revue de Paris* une étude de mœurs intitulée « Le paysan canadien ». C'est après



Auguste Fortier.  
LE HÉROS DE L'AVENTURE

son admission aux études de droit, en 1891, qu'il termine l'écriture des *Mystères de Montréal*. Malgré son succès et la critique qui lui promet un bel avenir<sup>3</sup>, il abandonne un roman qui était en chantier (*Yvonne la Montréalaise*), pour devenir Père Blanc en Algérie, ambition à laquelle il renonce pour être ensuite globe-trotter. *La Presse*, qui publie à la une des chroniques « savoureuses et fort intéressantes<sup>4</sup> » signées de sa main jusqu'en 1917, suit sa trace :

l'Amérique du Sud, Madagascar, La Réunion, Calcutta, l'Indochine et le Siam où, comme il le raconte de manière détaillée, il survit à un enlèvement et à une séance de torture. Fortier meurt à Pékin le 26 juillet 1932, il est alors employé de la poste internationale.

Cette recherche sur la place de l'archive dans *Les Mystères de Montréal* ne vise pas à établir un dossier génétique mais plutôt à mettre en lumière l'archive-monument contenue dans le roman ou, pour reprendre Pierre Nora, les lieux de la mémoire, ces « lieux-carrefours » où se rejoignent l'historique, l'ethnographique, le politique et le psychologique dans la conscience commémorative. Ces lieux existent dans la matérialité et l'abstraction ; pour qu'il y ait lieu de mémoire, il faut qu'il y ait une « intention de mémoire<sup>5</sup> ». Dans *Les Mystères de Montréal*, trois lieux se distinguent. Ce sont d'abord les Rébellions des patriotes, qui connaissent depuis les dernières années un regain d'attention par l'histoire, le cinéma et les études littéraires. Ensuite, il est question de l'abandon du Mary Celeste, un fait divers célèbre survenu en 1872, qui n'a jamais cessé de fasciner les amateurs d'énigmes<sup>6</sup>. Enfin, la ville de Montréal est l'objet d'une mémoire constamment renouvelée, tirillée entre la chronique et l'utopie.

Gilles Marcotte, dans son étude sur la représentation de Montréal dans le roman au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>, relève pas moins de quatre *Mystères de Montréal*. Outre le roman de Fortier, on retrouve d'abord le feuilleton que l'écrivain français Henri-Émile Chevalier, qui a séjourné un certain temps au Québec, a publié dans *Le Moniteur canadien* en 1855, puis une satire du journaliste Hector Berthelot publiée dans *Le vrai canard* entre 1879 et 1881 et enfin *The Mysteries of Montreal* de l'Allemande (montréalaise d'adoption) Charlotte Führer, publié en 1881. Ces quatre romans, bien qu'ils s'inscrivent dans la lignée des pastiches des *Mystères de Paris*, ne contiennent pas de thèses sociales comme on peut en trouver dans le feuilleton d'Eugène Sue ; ce sont par ailleurs toutes des œuvres paralittéraires.

*Les Mystères de Montréal* d'Auguste Fortier raconte l'histoire de Paul Turcotte, héros typique des romans d'aventures canadiens-français dans la lignée des *Fiancés de 1812* de Joseph Doutre et de *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville : jeune homme robuste, honnête, catholique, de surcroît amoureux d'une belle jeune fille convenablement naïve. Fortier décrit d'ailleurs ce « fiancé de 1837<sup>8</sup> » en ces termes :

C'était un de ces jeunes gens si populaires d'alors. Il portait de longs cheveux, parlait le langage figuré du peuple, s'habillait d'étoffé du pays, se chaussait de bottes tannées, fumait le tabac canadien dans une pipe de plâtre culottée et avait osé crier à l'assemblée des six comtés : « À bas le gouvernement!<sup>9</sup> ».

Dans la première partie du récit, Paul, patriote combattant, est cultivateur dans le village de Saint-Denis. Au terme de la bataille du 23 novembre, il est dénoncé aux Anglais par Charles Gagnon, un marchand qui convoite Jeanne, sa fiancée, et doit donc s'enfuir. Aux archétypes du héros et du vilain chers à la tradition du roman populaire et à l'esthétique gothique de nos premiers romans au Québec<sup>10</sup> se superposent des thèmes profondément ancrés dans la mémoire des Rébellions. Pour les patriotes de Fortier, il s'agit de venger la mémoire de 1759, mais surtout de s'affranchir de la monarchie ; en témoigne le poème de François-Réal Angers, composé en 1836, avec lequel il entretient des liens intertextuels :

[...] Un peuple cesse d'être enfant :  
Il rompt le joug de sa tutelle,  
Puis il se fait indépendant.  
O terre américaine  
Sois l'égale des rois  
Tout te fait souveraine  
Ta nature et tes lois<sup>11</sup>.

La bataille de Saint-Denis, monument d'une brève victoire, fait l'objet d'une reconstitution détaillée dans laquelle se mêlent les personnages fictifs et les « vedettes » : Gore, Papineau et Wolfred Nelson y sont présentés comme des personnages unidimensionnels, sans doute conformes à l'image mythique que doivent en avoir les contemporains de Fortier. Pour expliquer l'échec de l'insurrection,

Fortier recourt à la thèse nationaliste de la trahison des bureaucrates, ignorant du même coup les facteurs liés à la désorganisation interne du mouvement ou aux faiblesses de certains de ces chefs.

Trahison à Saint-Denis, trahison à Napierville, trahison à Caughnawaga! On écrasait les patriotes à coups de trahison. On payait, ou mieux, on promettait et les traîtres couraient les campagnes<sup>12</sup>.

L'issue logique de la tragédie est l'exil ; Paul Turcotte s'engage sur l'océan et connaît maintes aventures : il fait naufrage, puis devient capitaine du navire Marie-Céleste ; il est capturé par des pirates et abandonné sur une île déserte où il survit grâce à une ingéniosité digne de Robinson Crusoé ; il est rescapé par des indigènes qui le couvrent de diamants ; il s'engage dans la guerre que livre le Mexique au Guatemala. Il connaît alors une double revanche : celle du patriote qui sert enfin un pays victorieux et celle de l'amant qui revient à Montréal pour arracher sa fiancée à son ennemi et finir ses jours dans son village. Morale de la fin : celui qui préserve sa religion et sa fidélité à la nation sera récompensé.

Ce désir de surmonter le traumatisme de l'échec se traduit par le « repli cléricalo-culturel<sup>13</sup> ». Le discours idéologique du roman, axé sur la foi et la loyauté, correspond bien à l'esprit du temps. Le livre *Les patriotes de 1837-1838* de Laurent-Olivier David, publié en 1884, connaît un succès considérable. Selon David les Rébellions représentent l'aboutissement des années d'oppression des Britanniques envers les catholiques et les francophones. Il dépeint les patriotes comme des héros qui, s'ils n'avaient peut-être pas le droit de se révolter, avaient du moins des motifs honorables de le faire ; il faut rendre hommage à leur sacrifice, écrit-il, car ils ont contribué à la démocratisation du pays<sup>14</sup>. Dix ans plus tard, Auguste Fortier assimile cette interprétation de l'insurrection de 1837-1838, soit parce qu'il a lu l'ouvrage de David, soit parce qu'il s'est tout simplement abreuvé à la mémoire collective. Du reste, il ne faut guère chercher plus loin les traces d'une analyse politique. *Les Mystères de Montréal* demeure un roman de jeune homme, pétri de références culturelles et historiques générales, mais exactes

qui témoignent d'un intérêt pour l'aventure, les guerres et les drames maritimes.

L'exploitation de la tragédie du *Mary Celeste*, brigantin américain, implique une certaine connaissance de l'archive. Le 7 novembre 1872, le navire chargé d'alcool quitte New York en direction de Gênes, avec à son bord le capitaine Benjamin Briggs, sa femme, leur fille et sept membres d'équipage. Le 5 décembre, le *Mary Celeste* est retrouvé déserté au large des Açores par le navire britannique *Dei Gratia*. Une commission d'enquête écarte toute possibilité de piraterie et conclut à l'abandon volontaire. Le *Mary Celeste* n'est pas le seul vaisseau fantôme du XIX<sup>e</sup> siècle, mais c'est probablement le plus célèbre. En effet, Arthur Conan Doyle, futur père de Sherlock Holmes publie sous pseudonyme en 1884, dans le *Cornhill Magazine*, une nouvelle intitulée « J. Habakuk Jephson's Statement<sup>15</sup> » qui raconte l'histoire d'un navire appelé Marie Céleste. Le récit mêle suffisamment de détails véridiques à son invention pour que le public croit avoir affaire au vrai navire. Une légende maritime prend alors vie et donne lieu, au cours des années, à toutes sortes de conjectures : de la mutinerie aux enlèvements extraterrestres, en passant par les monstres marins et le triangle des Bermudes. L'explication considérée à ce jour comme la plus plausible vient de l'Américain Charles Edey Fay ; dans son livre *Mary Celeste*, publié en 1942<sup>16</sup>, il soutient que la cargaison d'alcool, malmenée par une tempête, aurait produit des émanations. Le capitaine, chrétien dévot peu habitué à l'alcool, aurait craint une explosion et décidé de faire monter sa famille et son équipage dans un frêle esquif que la mer aurait finalement emporté.

Fortier partage avec Arthur Conan Doyle une faute dans l'épellation du nom : Marie au lieu de Mary. Il conserve également dans le prologue qui fait office de prolepse, mais qu'il situe en 1842, le nom du navire *Dei Gratia* qui remorque à Gibraltar le *Mary Celeste*, dont Paul est le capitaine. Le mystère de sa disparition se résout dans la seconde partie du récit. Après avoir fui la justice britannique, Paul se charge de transporter une cargaison de fourrures ainsi qu'une femme et un jeune enfant. Charles Gagnon,

dissimulé sous l'identité du pirate Buscapié, croit que la femme est Jeanne et décide de l'enlever. Trahi par un des membres de son équipage, composé en majorité de Canadiens français mais aussi de quelques étrangers, Paul est capturé par les pirates et abandonné dans une chaloupe avec ses hommes. Dans le récit de Conan Doyle, le héros est également victime d'un enlèvement par des pirates et se retrouve aussi au milieu d'une tribu indigène avant de pouvoir rentrer chez lui. Fortier a donc pu se laisser influencer par Conan Doyle ou par un des nombreux récits de fiction au XIX<sup>e</sup> siècle ayant la vie nautique comme thème<sup>17</sup>. À cet égard, *Les Mystères de Montréal* relèvent bel et bien du roman d'aventures. Dans cette intrigue où le mouvement, le danger et les secrets abondent, l'inter-textualité permet de stimuler l'imagination ou de suppléer à ses défaillances. Mais plus important, les références historiques contribuent à créer ces effets de réalisme qui sont essentiels à une certaine crédibilité des péripéties. Il en va de même pour ces expressions canadiennes telles « manger de l'avoine » ou « donner la pelle » à un rival supplanté, qui teintent le récit d'une couleur locale.

Par son sous-titre de *Roman canadien*, l'œuvre de Fortier se réclame du projet de littérature nationale fondé au Québec durant les années suivant l'Union, d'où l'importance d'évoquer Montréal. Ainsi que le fait remarquer Gilles Marcotte, une ville se caractérise en partie par la relation qu'elle entretient avec ses morts et la qualité de sa mémoire<sup>18</sup>. Or Fortier reconstitue une ville-décor, plus conforme à l'idéologie nationaliste que représentative de ses diversités culturelles ou sociales dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le problème de Montréal dans la littérature est sa trop grande complexité. Comment assumer les multiples cultures, les problèmes de pauvreté, d'hygiène, de maladie et de criminalité par rapport à l'irrésistible attraction que la ville exerce sur les esprits individualistes? L'histoire nationaliste choisit de la réduire à une seule image : Jérusalem aux cent clochers ou Babylone<sup>19</sup>. Fortier, pour sa part, joue sur le second tableau ; ainsi il aborde superficiellement les différences sociales par la description d'un estaminet de bas étage, « Le cheval blanc », clin d'œil au « Lapin blanc » d'Eugène

Sue, et celle d'un club de gentlemen. Les tracas de l'urbanité sont occultés ; il y a peu de descriptions de la ville et de ses habitants, si ce n'est par la division qui existe entre anglophones et francophones. L'action se déroule principalement dans deux hôtels célèbres : l'Albion, fréquenté par la bonne société britannique, dans lequel Gagnon commet un vol audacieux, et l'hôtel de Rasco, construit en 1837, qui est l'établissement le plus prestigieux pour les Canadiens français<sup>20</sup>. L'idéologie du ressentiment trouve son expression dans l'exemple de Charles Gagnon, l'homme d'affaire, le notable véreux qui incarne l'aversion nationaliste pour l'enrichissement. Montréal joue le rôle de refuge pour le traître qui s'y corrompt doublement : par le crime et par la fréquentation des Anglais. Les lieux dépeints annoncent le roman policier : le commissariat de police, le tapis-franc, la maison de jeu. C'est à Montréal que se joue la lutte entre le bien et le mal. Le vilain tombe enfin entre les mains du détective Michaud, sorte de Sherlock Holmes canadien-français, fin limier plus représentatif du héros détective privé dans le roman policier archaïque de la Belle époque<sup>21</sup> que de la véritable police montréalaise au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, pour reconstituer la façon dont se mène la lutte contre le crime à cette époque, Fortier ne peut se baser que sur la chronique judiciaire ou sur la fiction publiée à son époque. D'après Daniel Dicaire, l'historiographie portant sur la police québécoise est inexistante durant cette période<sup>22</sup>. Ceci n'empêche pas Fortier de faire preuve d'un certain souci d'authenticité en recréant le procès de Charles Gagnon. L'acte d'accusation, par exemple, couvre trois pages entières du roman. La description qu'il fait de l'accusé n'est pas sans rappeler le style des journalistes chargés de suivre les affaires criminelles :

Il était dix heures et demie quand le banquier de la rue Bonaventure fit son apparition en cour. Il marchait entre quatre constables, était très pâle, mais affectait son sourire cynique d'habitude. Il était vêtu de noir et portait avec élégance son petit longnon d'or dont il tortillait la chaîne entre ses doigts<sup>23</sup>.

La quête de l'archive dans *Les Mystères de Montréal* se solde par ce constat : le roman lui-même est une archive. Archive certes pas monumentale. L'ouvrage de Fortier n'est pas l'un des romans marquants du XIX<sup>e</sup> siècle québécois, mais on ne saurait

ignorer que ce sont ces livres mineurs qui jalonnent la mémoire des faits ou des mythes et qui reflètent et entretiennent les idéologies. On ne porte pas assez attention à certains textes de littérature populaire parce qu'ils sont trop décousus, donc confus. Trop habitués à la lecture des best-sellers et à l'écriture cinématographique ficelée, on a oublié la lecture du feuilleton qui n'a d'autre besoin de cohérence que de procurer un éventail d'émotions. Enfin, on a peut-être tort d'associer littérature de la marge et pensée de la marge. *Les Mystères de Montréal*, bien qu'exclus de l'institution littéraire, reflètent les idéaux religieux et nationalistes de leur temps. Certes, il y a matière à nuancer. Cette conformité de pensée ne jouerait-elle pas également le rôle d'écran de fumée masquant au regard de la critique les éléments plus controversés du récit populaire, comme la violence, la quête de l'argent et la sexualité? L'archive des *Mystères de Montréal* est aussi celle d'un imaginaire peu étudié dans notre histoire littéraire : l'imaginaire de la subversion.

## NOTES

<sup>1</sup> Auguste Fortier, *Les Mystères de Montréal ou Fort à Fort. Roman canadien*, Montréal, Désaulniers, 1893, 455 p. Une édition abrégée contenant 116 pages est publiée l'année suivante chez Leprohon, Leprohon et Guilbaut. Une version en feuilleton paraît dans *Le Réveil* du 30 septembre au 1<sup>er</sup> décembre 1916.

<sup>2</sup> Édouard-Zotique Massicote, « Le plus nomade des écrivains canadiens-français », *Bulletin des Recherches Historiques*, vol. LII, n° 6, 1946, p. 167-168.

<sup>3</sup> Selon une source que l'Édouard Zotique Massicote n'identifie pas, l'édition abrégée du roman aurait été tirée à 15 000 exemplaires. Une critique de Nestor dans *L'Union libérale* du 20 janvier 1894 félicite l'auteur pour son style « qui a de l'allure » et son intrigue originale échappant, avec sa fin heureuse, aux clichés du mélodrame.

<sup>4</sup> *La Presse*, 16 janvier 1917.

<sup>5</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, t. 1 : *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. VII-XXXV.

<sup>6</sup> L'énigme du Mary Celeste fait l'objet de plusieurs sites internet. On peut aller entre autres à [Wysiwyg://www.fortogden.com/maryceleste.html](http://www.fortogden.com/maryceleste.html) ; [http://www.things.org/music/al\\_stewart/history/life\\_in\\_dark\\_water.html](http://www.things.org/music/al_stewart/history/life_in_dark_water.html) ; <http://www.gibbynex.gi/home/jimwatt/mary/part2.htm>

<sup>7</sup> Gilles Marcotte, « *Mystères de Montréal* : la ville dans le roman au XIX<sup>e</sup> siècle », Pierre Nepveu, Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 97-148.

<sup>8</sup> En référence probable à Doure et à la *Fiancée de Lammermoor* de Walter Scott.

<sup>9</sup> Auguste Fortier, *op. cit.*, p. 17.

<sup>10</sup> Voir à ce sujet Michel Lord, *En quête du roman gothique québécois (1837-1860). Tradition littéraire et imaginaire romanesque*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, coll. « Essais », n° 2, 1985, 155 p.

<sup>11</sup> Auguste Fortier, *op. cit.*, p. 17. La « Chanson du Canadien » est diffusée sous forme de feuille volante le 1<sup>er</sup> janvier 1836. Reprise dans *La Canadienne* le 5 octobre 1840, elle est attribuée à Étienne Parent, qui professe des opinions semblables à celles d'Angers. C'est James Huston dans *Le Répertoire national* (1848, tome 1, p. 383-385) qui l'attribue à Angers. Voir à ce sujet Jeanne d'Arc Lortie, *La poésie nationaliste au Canada Français (1606-1867)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 215-216.

<sup>12</sup> Auguste Fortier, *op. cit.*, p. 92.

<sup>13</sup> Jean-Marie Fecteau, « Les lendemains de défaite : les Rébellions comme histoire et mémoire », *Bulletin d'histoire politique*, vol. VII, n° 1, automne 1998, p. 25. Suite au Rapport Durham et à l'Union des Canadas en 1841, les Canadiens français, en position de minorité politique et de minorité économique, confrontés à la perspective de l'assimilation, se tournent vers une idéologie de survivance. Encouragés par les intellectuels et le clergé, les Canadiens français se définissent à présent comme une communauté cimentée par une religion, une langue, des

coutumes et une culture qui leur sont propres. La formation d'une histoire et d'une littérature nationales s'inscrit dans cette évolution. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 192-320.

<sup>14</sup> Laurent-Olivier David, *Les patriotes de 1837-1838*, Montréal, Beauchemin, 1937, c 1884, 312 p. Voir également Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1 : *des origines à 1900*, 2<sup>e</sup> éd., Montréal, Fides, 1980, p. 564.

<sup>15</sup> Sir Arthur Conan Doyle, *L'intégrale*, vol. 5, *Contes du camp. Contes de l'eau bleue. Autres contes*, introd. de Jean-Pierre Croquet, Paris, Club Neo, 1986, p. 196-233.

<sup>16</sup> Charles Edey Fay, *Mary Celeste. The Odyssey of an Abandoned Ship*, Salem, Peabody Museum, 1942, 80 p.

<sup>17</sup> Le *Cornhill Magazine* n'était probablement pas distribué au Québec. Il n'est pas recensé dans André Beaulieu, Jean Hamelin et al., *La presse québécoise des origines à nos jours. Index cumulatif 1764-1944*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1987, 504 p. Ceci n'exclut pas que Fortier ait pu lire le récit de Conan Doyle. Par ailleurs, le XIX<sup>e</sup> siècle voit le développement du roman maritime comme genre à part entière. Dans plusieurs langues, mais particulièrement dans la langue anglaise, une multitude de courts récits et de romans exploitant toutes les aventures reliées au monde marin sont publiés. Charles Lee Lewis, *Books of the Sea. An Introduction to Nautical Literature*, 2<sup>e</sup> éd., Westport (Conn.), Greenwood Press, 1972, p. 3-43.

<sup>18</sup> Gilles Marcotte, *op. cit.*, p. 111.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 107-108.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>21</sup> L'expression « roman policier archaïque », qui désigne les premiers romans policiers mâtinés de romans d'aventures produits à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, vient de Jean-Pierre Colin dans sa thèse *Pour une lecture groupée du roman policier archaïque*, Université de Besançon, 1982. Voir également Jean-Claude Vareille, « Roman policier archaïque et aventure archaïque », dans Roger Bellet (dir.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 185-198.

<sup>22</sup> Il faut attendre les années 1970 avant de voir publié les premières recherches historiques. Daniel Dicaire, « Police et société à Montréal au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, janvier 1999, 116 p.

<sup>23</sup> Auguste Fortier, *op. cit.*, p. 448.